

La haine de soi et de l'autre. Psychanalyse de la stigmatisation

Dans ce nouvel ouvrage, Alberto Eiguer poursuit son exploration des tourments de la relation humaine, à travers la haine, tant sous des aspects intrapsychiques, que ceux qui concernent le lien.

Il nous a habitués à cette approche à la fois individuelle et groupale. Le thème de la haine s'y prête, traité comme un sujet transversal qu'il explore dans la dynamique intérieure des individus et aussi dans son tissage relationnel. Pourquoi et comment un individu peut-il en venir à se haïr au point de porter atteinte à son corps ou à ce qui fait son identité ? Pourquoi attribuer autant d'importance au regard d'autrui sur soi-même et se laisser atteindre par la haine d'autrui ? Voilà les questions essentielles qui traversent le livre.

Dans l'amour comme dans la haine, on existe d'abord parce qu'on est investi par l'autre, puis parce qu'on s'aime ; on est d'abord haï par l'autre, puis on se hait soi-même. C'est dans un lien que se construit le regard qu'on se porte à soi-même. Le regard de l'autre, le fait que l'autre nous reconnaît, nous permet d'abord d'accéder à la conscience d'exister. Ce point sert de clé de voute et rejoint d'autres ouvrages d'Alberto Eiguer, notamment *Jamais moi sans toi* en 2008 et *Le tiers* en 2013. L'auteur nous rappelle que notre identité repose sur le fantasme parental de l'enfant parfait. La haine de soi pourrait naître dans les premiers liens à l'intérieur de la famille, les liens aux parents qui posent les premiers regards sur l'enfant : « le sujet s'identifie par mimétisme à celui qui le rejette en attaquant son moi ». La famille peut contribuer à la stigmatisation, elle le fait souvent, en transmettant des stigmates déjà subis. Eiguer parle de stigmate transgénérationnel, qui se transmet par héritage. Puis les relations sociales offrent de nouvelles scènes pour revivre ces premiers liens et leurs aléas.

L'auteur propose de distinguer une haine passive et une haine active. Cette dernière peut aller jusqu'à abîmer le lien et viser à le rompre alors que la première induit plutôt une dépréciation. Il sépare aussi la haine vis-à-vis de soi-même et celle destinée à autrui. Ces différenciations donnent des outils pour mieux repérer ses mouvements, mais une même situation rassemble bien souvent des mouvements multiples, imbriqués. Cet ouvrage souligne la complexité de situations extrêmes où l'être humain attaque ce qui fait l'humanité même : le narcissisme, l'identité, la culture, le lien.

La haine est approchée ici par le prisme du stigmate, ce qui constitue l'originalité du livre, et nous emmène d'emblée dans l'aspect collectif de ses effets. La stigmatisation serait une figure de la haine. Elle s'en sert, elle s'y infiltre, elle trouve là une occasion de se dévoiler, d'être agissante. L'auteur explore ce terme, proposé par la psychosociologie, pour le relier aux différentes formes que la haine peut prendre dans le lien à l'autre, mais aussi le lien à soi. Car la personne stigmatisée participe à la situation, en subissant la stigmatisation, par une sorte de servitude volontaire. « Il n'y a pas de stigmatisation sans stigmatisé ».

Le stigmate génère une disqualification et empêche un individu d'être pleinement accepté par la société. La personne stigmatisée souffre de cette disqualification, qui génère sentiment de culpabilité, et/ou honte, sentiment d'être méprisé, besoin de se défendre... Elle va essayer de le renverser de façon positive. Mais elle peut aussi le subir et rester dans cette souffrance, empêchée de s'en protéger, par les effets du silence, de la honte, de la haine, de la persécution, de la dépression. Des personnes stigmatisées peuvent aussi utiliser le stigmate pour justifier des transgressions. On retrouve ce phénomène dans les situations de tyrannie et les mécanismes pervers.

Le poids de la norme compte beaucoup dans la vitalité de la stigmatisation. L'être humain en a besoin et il en souffre à la fois. « Désir et norme sont tous deux du côté de la vie, de la croissance, de la créativité. Ils participent à la fertilisation de la vie intérieure, un bon ferment pour prendre le meilleur du monde. »

La stigmatisation peut donc être renversée en quelque chose de positif. Cet aspect nous ouvre des perspectives thérapeutiques, qui clôtureront le livre. Alberto Eiguer parle de compenser ou renverser son stigmate, pour sortir d'une logique d'exclusion, et entrer dans une logique d'intégration. L'idée est d'associer un stigmate à de nouvelles significations, de sortir des catégories habituelles qui différencient le bien/le mal, le beau/le laid, le normal/l'anormal.

Plusieurs facteurs permettent de soutenir cette dynamique. Le groupe peut être utilisé pour s'affilier. L'individu stigmatisé se regroupe avec d'autres pour créer une nouvelle entité collective affichée en société. La famille peut contribuer à ce mouvement de défense par son étayage narcissique. Cette issue favorable reste cependant l'aboutissement d'un travail personnel coûteux, pour transformer un mécanisme en un autre, pour passer de la honte à la pudeur, de la culpabilité à la responsabilité, du narcissisme blessé au narcissisme trophique, de la vengeance à la revanche.

La personne stigmatisée peut renoncer et avoir tendance à s'effacer : « effacer cette différence, son identité, voire sa personne ». Il donne l'exemple de personnes qui décolorent leur peau, se convertissent à une autre religion, qui tiennent des propos racistes à l'encontre de leur propre différence. La personne stigmatisée peut en nourrir de la haine pour autrui, devenir ainsi haineuse elle-même. Elle peut se murer dans une opposition à la société tout entière, avec un sentiment de persécution. Elle peut se vivre comme une figure de l'horreur, « capable de faire échouer la raison et la capacité de liaison ».

Ce livre intéressera les cliniciens, surtout dans ses pistes thérapeutiques, mais peut-être aussi des travailleurs sociaux, soucieux de nourrir leur quête de compréhension de situations d'accompagnement déroutantes. Les symptômes révèlent parfois d'étonnantes intrications relationnelles, difficiles à démêler.

La clinique y occupe une place importante. Des vignettes cliniques nombreuses et très diversifiées illustrent les différents visages que peut prendre la haine. Elles concernent des situations individuelles, de couples et de familles, repérées dans l'histoire, l'art, et la pratique. La violence et le traumatisme les caractérisent, qu'elle touche les corps comme pour la scarification, le handicap, l'agression, ou l'héritage d'une blessure, d'un silence, d'une honte, ou la vie elle-même dans les actes suicidaires.

Alberto Eiguer s'inspire là encore de courants pluriels associés à la psychanalyse : la sociologie, l'anthropologie, la philosophie, pour mettre en perspectives les conceptions psychologiques habituelles. Par exemple, le sentiment de culpabilité n'est pas seulement abordé comme un effet du fait de se sentir disqualifié, mais comme la source d'un élan qui mène à une transformation.

Il met en valeur cet élan de transformation, nous encourage à puiser dans nos ressources pour nous montrer endurants auprès de ces publics fragilisés dans leur estime d'eux-mêmes et dans leurs liens aux autres. Il aime les utopies et nous transmet son optimisme. Nous le suivons dans ce voyage, au gré de ses avancées et de ses associations, libres. Il nous encourage à renouveler notre regard, à jouer et nous donner la liberté d'être créatifs. Il nous parle à cœur ouvert, n'hésitant pas à utiliser un langage simple, qui touche notre humanité.

« Nous, thérapeutes, nous soutenons des personnes qui se sont senties stigmatisées, qui l'ont été. Elles viennent nous voir parce qu'elles souffrent de cela. Nous pouvons les aider à transformer cette

expérience négative, vécue contre elles, en expérience tout court, à potentiel transformateur, non pas contre elles, mais pour elles. »